

Bon baiser de Blois

Thierry Horguelin

Numéro 65, février–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22699ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Horguelin, T. (1993). Bon baiser de Blois. *24 images*, (65), 36–37.

BONS BAISERS DE BLOIS

par Thierry Horguelin

Un accueil chaleureux, une organisation sans failles, une sélection de films représentative ont concouru à faire un succès de cette deuxième édition du Festival du cinéma québécois à Blois. Du 7 au 11 octobre, invités et journalistes furent traités comme des rois. Ce n'est pas tous les jours qu'on soupe au château de Chambord, à la lumière de flambées dans des foyers où dix personnes pourraient tenir debout — ni qu'on peut en arpenter le chemin de ronde plongé dans le brouillard, en s'attendant à tout instant à voir surgir quelque fantôme, l'épée au poing. Nonobstant ces fastes, l'ambiance était moins solennelle que résolument conviviale (on se serait cru au Festival de Rouyn), quoique un peu étouffante à la longue: on eut parfois l'impression qu'une colonie québécoise s'était transportée sur une autre planète, et vivait en vase clos. L'impact réel du Festival sur la population blésoise restait difficile à mesurer, de même que son éventuel effet de levier sur la distribution toujours incertaine du cinéma québécois en France. On fut donc heureux d'apprendre que quelques distributeurs et exploitants parisiens avaient fait le voyage. Richard Boutet put même se féliciter d'avoir pu, grâce au Festival, nouer des contacts avec des réseaux parallèles (scolaires et institution-

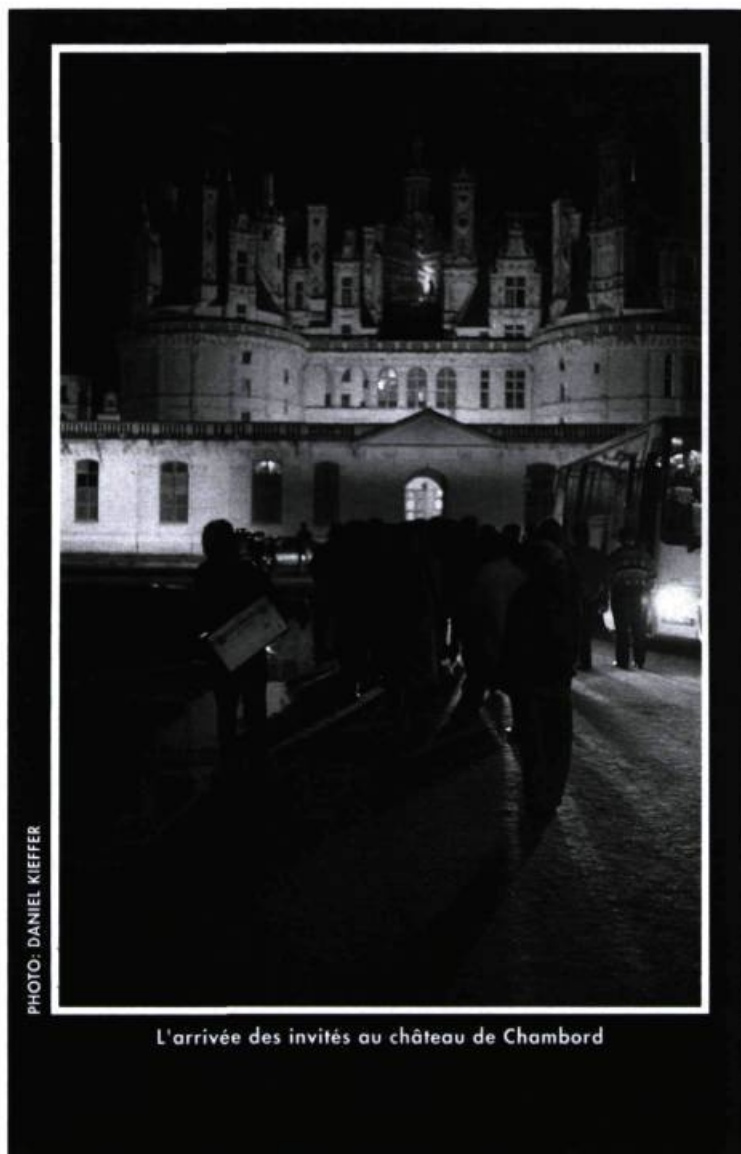


PHOTO: DANIEL KIEFFER

L'arrivée des invités au château de Chambord

nels), un débouché naturel pour son *Spasme de vivre* dont autrement il n'aurait jamais eu écho.

La sélection documentaire frappait par sa cohérence: affranchissement du moule télévisuel (pas de voix off ni de travail mât-

ché pour le spectateur), goût marqué pour le portrait (l'excellent *Steak* de Manon Leriche et Pierre Falardeau, l'épatant *Roi du drum* de Serge Giguère), et à l'œuvre un véritable regard qui sait se donner le temps d'accompagner ses sujets. Cette

qualité de regard, qui fait jusqu'à nouvel ordre la différence entre cinéma et télé, on la retrouvait encore dans *Les printemps incertains* de Sylvain Lespérance, voire, de façon plus éparse, dans *Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces*, qui peine à trouver son unité.

Côté fiction, *La Sarasine* vaut d'abord pour la grande qualité de son interprétation. Paul Tana est l'exemple assez étonnant d'un cinéaste naturellement didactique, chez qui les éléments d'un film-dossier classique entrent en composition avec un sens louable de l'équilibre plastique. En revanche, *Aline*, coproduction belgo-québécoise signée Carole Laganière, frôle l'insignifiance, et j'ai trouvé *Being at Home with Claude* d'une stupéfiante bêtise: le prologue filmé comme une pub de Black Label racole au bord de l'abjection, et la suite, façon dramatique pour *Beaux dimanches* des années 50, est atterrante. Pour réconcilier tout le monde, je dirai que le meilleur film du festival reste pour moi *La vie heureuse de Léopold Z.*, ce qui ne nous rajeunit pas, mais

nous réconcilia en fin de parcours (dans ces derniers jours où la mélancolie s'empare toujours du festivalier) avec la vie et le cinéma. Le Festival consacrait en effet des rétrospectives à Gilles Carle et à Rock Demers, qui furent décorés par



Souper au château pour Gilles Carle et Chloé Ste-Marie

Jack Lang. «Nous avons un ministre qui aime beaucoup médailer», commenta sobrement quelqu'un.

La projection d'*État critique* de Marcel Jean donna lieu à un débat qui tourna court, à la suite du mauvais procès d'intention mené par l'un des intervenants, un certain Jacques Zimmer. Chacun reste évidemment libre de son jugement sur un film (pour autant qu'il soit étayé), a fortiori s'il s'agit de l'œuvre d'un ancien critique défendant l'exercice sérieux d'un métier qui tend à être englouti par le marais de la chronique, du papier d'humeur et du mauvais journalisme. Mais précisément, cela n'autorise pas à dire n'importe quoi, ni à confondre les différents points de vue exprimés dans le film avec celui du cinéaste! Il est vrai que l'emploi des intertitres pose un problème dans *État critique*, le choix des citations, qui paraît

flatter l'anti-intellectualisme dominant, se retournant quelque peu contre le propos général du film (l'anatomie de l'exercice d'une profession, en particulier dans ses rapports difficiles avec les «créateurs»). Mais de là à supposer, comme le fit Monsieur Zimmer, que Marcel Jean a voulu tourner en ridicule Claude Gingras ou Robert Lévesque sous prétexte que lui-même les a trouvés «grotesques», n'est-ce pas ce qu'on appelle de la projection? Comme disait l'autre, si tout est pur pour les purs, il est manifeste que tout est grotesque pour les grotesques.

Heureusement, Michel Boujut rappela des choses simples et justes sur la difficulté de l'exercice critique, qui suppose disponibilité, curiosité, recul et remises en question périodiques de sa légitimité, toutes choses souvent incompatibles avec les conditions dans lesquelles s'exerce aujourd'hui une profession

trop souvent discréditée par tout ce qu'on confond avec elle (de la promotion au potinage). Il est certain que l'espace critique va se rétrécissant, au diapason d'ailleurs du cinéma dont il accompagne les péripéties, dans un monde dévoré par la publicité et l'audiovisuel.

On soulignera encore le succès de l'animathon, qui transforma tout un week-end la Halle aux grains en fourmière

industrielle. En ce début d'automne, il faisait tout simplement bon se trouver au bord de la Loire «calme et majestueuse», ou s'égarer, entre les projections, dans le labyrinthe de ruelles et d'escaliers de la vieille ville. ■

TÉL.: (514) 372-9058
FAX: (514) 375-3727

CHARCUTERIE FRANCE ENR.
TRAITEUR PROFESSIONNEL



Bernard Loucheur
Propriétaire

Plateau de tournage
pour party, congrès, etc.